

Nous deux, Tonino et moi, on n'aurait jamais imaginé ce qui allait arriver – Paris au-dessus de nos têtes et cette fois on ne s'y arrêterait pas. On a glissé sous Paris et les wagons du métro filaient vers la gare du Nord, sans que ni Tonino ni moi ne nous disions, tiens, et si on s'arrêtait quand même voir le temps et l'argent qu'on n'a pas nous filer entre les doigts ? Non, on ne s'est pas arrêté, on a filé comme ça jusqu'en Belgique, sans regarder la France et le temps qu'on laissait derrière nous, sans attendre que Tonino agite ses mains, larges comme on imagine celles d'un boxeur ou d'un désosseur de vieilles voitures, en spatules, carrées, robustes, pour nous promettre des moments formidables.

Tonino aimait se servir de ses mains pour faire semblant de menacer – touche le cul de ta sœur ! grognait-il quand il avait bu, avant de promettre à celui qui s'attardait trop longtemps devant lui de lui envoyer un coup de surin – il me semble que je ne l'ai pas entendu une seule fois utiliser un autre mot que celui-ci, *surin* – menace qu'il mimait d'un geste ample et savant mais sans jamais la présence d'une lame, seulement le geste, censé édifier le premier qui passait à sa portée. Mais on rigolait trop dans les bars

pour ne pas voir que tout ça finirait dans une mare de bière plutôt que de sang ; eh oui, mon Tonino, t'es encore rond comme une queue de pelle ! Et le plus souvent il s'endormait soûl et parfois en ronflant, sur le coup des quatre ou cinq heures du matin, contre les seins épais et blancs d'une rousse oubliée au comptoir par sa copine, ou bien, le plus souvent, entre les bras de ce vieux copain qui ressemblait à Lucky Luke comme deux gouttes d'eau.

Comment s'appelait-il ? Tiens, je ne sais plus comment il s'appelait celui-là... Je sais juste que souvent les soirées finissaient comme à tutoyer le diable. On finissait par s'engueuler haut et fort, on en faisait des tonnes pourvu qu'on ait un minimum de spectateurs et, souvent, plus d'une des grandes mèches bouclées de Tonino ont fini entortillées entre les boutons marron de ce manteau de couleur ocre que j'avais trouvé un soir, en rentrant chez moi, plié au-dessus d'une poubelle à côté de la gare. C'était un raccourci que je prenais les nuits où l'on ne finissait pas au poste, comme ça nous arrivait assez régulièrement parce que, hélas, on avait nos habitudes, pisser sur les bégonias de la mairie, labourer les terre-pleins à coup de talons – je nous entends encore, place de la Mairie, non, non, monsieur l'agent, je vous jure, promis, je voulais juste cueillir à coups de talons des vieilles fleurs pour ma jeune mère, et l'autre, hop, suffit, vous me raconterez ça au poste !

Et ces badges de U2 et de Prince qui servaient à rafistoler le pan du manteau que, sur le haut du côté gauche, Tonino avait déchiré un soir où l'on s'était encore vaguement agrippé – j'avais crié, saligaud ! et

ça l'avait fait rire ; il avait haussé les épaules en gloussant, oh, merde, et moi, furieux, mon pardessus ocre marron trouvé bien plié, voilà, déchiré. Alors j'avais trouvé des badges pour faire couture. Pourquoi je parle de ça ? Pourquoi pas. Au moins, de parler de l'hiver et de cette époque-là, si ça me remue c'est de joie, de la nostalgie, de ce qu'on voudra, je m'en fous.

Mais parler du soleil, parler encore de ce soleil-là et du bras d'honneur qu'on lui faisait, je me dis que ça ne me tente pas. Le soleil, celui de ce jour-là, je me dis, pas sûr que ce soit mieux d'en parler, pas sûr que j'aie envie.

Il aurait mieux valu que je ne monte pas dans le train. Mais voilà. Au lieu de rester là, de ne pas bouger, je suis monté dans le train et moi aussi, ce jour-là, je suis parti de Liverpool et je suis allé jusqu'en Belgique, à Bruxelles. J'ai menti à ma manière, me réjouissant faussement et me promettant en secret de trouver dans mes mensonges de quoi me consoler et me rassurer. Parce qu'en vrai, j'ai pensé que ce jour-là je n'avais pas envie de quitter Liverpool. Je me disais que je ne serais pas plus mal chez moi à regarder le match avec Elsie, plutôt que de prendre le train et venir jusqu'à Bruxelles. Moi, ce n'est pas que j'avais terriblement envie... non. Mais c'est parce qu'ils voulaient que je vienne avec eux... enfin, disons, papa voulait que nous allions voir ce match tous les trois.

Alors on est partis ensemble.

Les trois frères. On a retrouvé les autres à la gare. Les amis de Doug surtout, qui ont ri de voir les trois Andrewson arrivant ensemble, en même temps, avec chacun son sac à l'épaule. Sauf que, de Doug, ils n'ont pas vraiment ri. Bien sûr. On n'a jamais ri de Doug, ni eux, ni personne. Mais par contre, de Hughie et de moi, Geoff, le petit Geoff Andrewson avec sa voix trop douce et ses cheveux bien longs pour eux, ils s'en sont donnés à cœur joie, comme d'habitude, comme à chaque fois parce qu'ils me trouvent trop jeune, trop ceci et trop cela, et qu'ils n'apprécient pas tellement que je ne rie pas à leurs blagues. Alors, ils ne m'ont pas beaucoup parlé dans le wagon. Ils riaient avec Doug et Hughie. Ils riaient entre eux, parfois avec d'autres. Mais ils ont surtout commencé à rêver de la fête qu'ils feraient dans Bruxelles, le soir du match, un coup à faire péter les fondations de Marble Arch et de Buckingham ! Des fêtes comme on en fait plus, à convier l'enfer et les damnés des guerres de cent ans, voilà, c'est comme ça qu'ils ont parlé. Ça qu'ils ont promis.

Je me souviens, dans le train, de l'impatience et des filles qui posaient leurs mains sur le haut de leurs jambes ; leurs sourires crispés ; les jupes qu'elles tenaient serrées contre les cuisses en évitant les invites et les ricanements entendus de mes frères et de leurs amis. Comme si les maillots et les écharpes ne leur étaient pas connus. Comme si... quoi ? je ne sais pas. Je n'ai jamais été autant supporter qu'eux. Je n'ai jamais su y croire complètement. Et pourtant, les Reds, c'est une histoire de famille, un mythe bien plus

important dans ma famille que les Beatles pour les voisins, avec les disques et les affiches qu'ils pouvaient pourtant aller chercher jusque de l'autre côté de Sef-ton ou de Wirral – mais chez nous, c'était les Reds qu'on se passait entre hommes depuis ma naissance à moi, en soixante-six, date à laquelle ils étaient allés en finale de la Coupe des coupes. Même si c'est Dortmund qui avait gagné, notre père a toujours dit que c'était cette année-là que la famille avait senti son cœur devenir gros et battre fort comme on ne saura jamais quoi, disait mon père, alors que moi, le petit dernier, je l'écoutais raconter les premières victoires, et pourquoi je m'appelais Geoff, comme Geoff dans l'équipe.

À chaque fois l'histoire revenait, aussi belle qu'elle était ambiguë pour moi et ne me laissait jamais en paix – après qu'il me la racontait, je restais dans ma chambre, et je cherchais longtemps un sommeil qui ne venait pas. Alors, j'accusais l'odeur d'oignons frits ou de sauce à la menthe qui venait de la cuisine, les pas de Pellet, notre vieux chien à moitié aveugle qui traînait ses poils noueux et sales en bâillant et en produisant des bruits profonds comme des rots (on l'avait appelé Pellet parce que, à sa naissance, il n'était pas plus gros qu'une boulette de papier et que sa peau paraissait déjà toute froissée).

J'avais besoin d'accuser quelqu'un. Quelque chose. Alors c'étaient les docks ou la statue d'Eleanor Rigby. Et puis c'était moi. Pourtant, quand il parlait des exploits de Geoff Strong, mon père n'y mettait aucune autre expression ni intonation qu'une profonde admiration. Il répétait, avec les mêmes yeux

grands ouverts qu'il avait en regardant un match important, ou quand, parfois, il lui arrivait de savourer une bonne nouvelle, les exploits de Geoff Strong en demi-finale, donc, contre le Celtic, alors qu'il était blessé à la jambe. Et moi je ne saurai jamais si c'est à cause de cette blessure que quelque chose me gênait, ou bien si c'est parce qu'il fallait toujours qu'on finisse de raconter l'histoire en rajoutant que Strong avait été surnommé *le rampant*, l'infirme, ou bien qu'il n'était qu'un remplaçant, qu'il serait toujours un remplaçant, parce qu'il avait ça de n'être fixé nulle part, ni en contre, ni en défense, ni en attaque, mais au contraire flottant au gré de la nécessité de son équipe.

Mes frères parlaient souvent avec mon père. Mais moi, à cause de la différence d'âge qui m'éloignait de la proximité qui existait entre eux (un an les séparait, contre six entre moi et le plus jeune des deux), je ne comprenais rien, ou presque, de l'étonnement et de cette exaltation que je leur enviais. Je regardais mon père parler de Mc Dermott et de Case, et mes frères qui regardaient mon père assis dans le salon, avec des yeux ronds comme des billes de verre. Ils le regardaient, et moi je les regardais, eux. Et puis, il y avait cette voix qui se réchauffait quand il parlait de cette manière unique qu'il trouvait à Clemence, manière qu'aujourd'hui plus personne n'avait, d'arrêter un but. Il faisait la moue et hochait la tête en disant, non, non, ils ont tout inventé, et voilà, maintenant les Reds sont les plus forts, peut-être pas du monde, mais il ne faudrait pas que le monde la ramène trop. Notre père disait ça.